

ÉMILE TURLE

L'Ombre
de la Bastide

POÈMES

Prix de littérature spiritualiste 1920

SOCIÉTÉ DE LA REVUE LE FEU
AIX-EN-PROVENCE
MCMXXI

BHB
1194

ÉMILE TURLE

L'Ombre de la Bastide

POÈMES



SOCIÉTÉ DE LA REVUE LE FEU
AIX-EN-PROVENCE
MCMXXI

DU MÊME AUTEUR :

En préparation,

La Couronne de Roses, poèmes.

22325-60-A

A la mémoire de mon Grand-père
ERNEST TURLE
qui fut marin, peintre et poète,
j'offre ces vers
en témoignage de gratitude spirituelle.

E. T.

L'Ombre de la Bastide. — *Voici qu'à l'ombre d'une bastide de Provence semblable à celle qu'il chanta, je dois rédiger, le cœur navré, ces quelques lignes en souvenir du jeune poète, Emile Turle.*

Après l'armistice, je me trouvais très souffrant à l'hôpital militaire d'Alger, quand de Provence me parvint dans mon courrier une lettre contenant des vers, dont l'accent et la forme me frappèrent tout de suite. Ils étaient signés Emile Turle. J'avais dû cependant, malgré moi, différer une réponse, et un mois après, rentrant à Marseille, je trouvais une autre lettre, signée du même nom, qui me reprochait mon silence en termes nobles et fiers, où l'on apercevait la blessure, non pas d'une vanité, mais d'une sensibilité et d'une confiance émouvantes. C'est pourquoi j'indique ici ce trait, qui montrera tout de suite la belle qualité de cette âme, sa parfaite dignité. Tout par la suite me la confirma, le manuscrit entier du volume, que préparait le poète et qu'il voulut bien

me communiquer, celui-ci même, ses lettres si délicates et si chaleureuses, ses conversations quand j'eus le plaisir de le rencontrer à Nice.

C'est là qu'il habitait, obligé par sa santé à des ménagements qui lui laissaient à peine la possibilité du travail. La guerre l'avait surpris en effet dans les Basses-Alpes, où il accomplissait deux années de service militaire. Simple soldat au 163^e de ligne, il partit pour l'Alsace en août 1914 ; dans les Vosges il fut très grièvement blessé ; par cette blessure, peu à peu, sa vie devait s'écouler.

Mais, la sentant fuir de son corps épuisé, il voulait en fixer du moins l'image en des poèmes auxquels leur perfection précoce donnait déjà le son de ce qui dure au-delà de la vie. Cette perfection, il l'avait acquise au contact des maîtres de l'antiquité classique, à la beauté desquels l'avait initié au collège de Draguignan notre confrère et ami Marcel Toussaint, poète lauréat du prix Sully-Prudhomme et que lui aussi la guerre entraîna dans sa grande horreur, en le tuant sur le coup, devant l'ennemi. Au sortir du collège de Draguignan, Emile Turlé est étudiant ès-lettres à la Faculté de Lyon ; il a vingt-deux ans quand la guerre éclate, il meurt le 7 mars 1921, sans avoir atteint sa vingt-neuvième année, étant né au

mois de mai 1892, à Barjols (Var). Il s'est éteint doucement à six heures du soir...

C'est l'apaisement des six heures

Le moment où les rames pleurent.

avait-il chanté en des vers encore inédits, où transparaissait un pressentiment de sa fin prochaine ; il est mort à Grasse, où il avait dû, sur le conseil des médecins, fuir l'air trop vif de la mer niçoise... Il est mort, parmi les fleurs, comme le printemps s'avancail...

Si précoce qu'ait été sa mort, si brève sa carrière poétique, cependant ses vers avaient été remarqués ; en 1918 la société des Poètes Français lui avait décerné le prix de Rohan pour son beau poème Le Silence qu'on trouvera dans ce Recueil ; en 1920 son sonnet sur Mireille avait obtenu un prix au concours ouvert par le Radical pour l'inauguration de la statue de Mireille aux Saintes-Maries.

L'Ombre de la Bastide ne contient pas d'ailleurs toute la poésie d'Emile Turle ; un second recueil de poèmes, La Couronne de Roses, est aussi parfait que le premier ; il attendra l'instant propice à son apparition, que lui fournira, le succès certain de ce premier recueil ; alors on mesurera dans toute son étendue la perte que viennent de faire en la personne

d'Emile Turle la Poésie et la Provence... La génération qui suit la mienne n'avait pas, je pense, de poète plus pur, plus épris de la perfection dès ses premières années ; il avait atteint très jeune une forme sobre, d'une netteté toute hellénique, au service d'une inspiration tour à tour païenne et chrétienne, ainsi que la Provence elle-même...

Et comme l'artiste l'homme était exquis ; c'est pourquoi cette âme s'est vite envolée d'un monde plus que jamais inhabitable aux poètes...

EMILE RIPERT.

L'OMBRE DE LA BASTIDE

POÈME LIMINAIRE

LA BASTIDE

*Que sait-on si, rêveuse ainsi dans la laurrière,
Elle n'adresse pas, quand vient le fin matin,
Une prière
Au ciel latin ?*

*Pour moi je la comprends et je sais qu'elle m'aime ;
Nos cœurs que le silence unit étroitement
Battent au même
Doux battement.*

*Elle m'accueille au chant de sa fontaine ancienne ;
J'écoute, les yeux clos, son lierre ensoleillé
Chanter l'antienne
De l'abeiller.*

*Elle m'accueille avec ses rosiers balsamiques ;
Et mes chères douleurs, et mon dernier sanglot,
Mélancoliques,
Vont à vau-l'eau.*

*En dépit de l'amour dont le charme s'envole
Et dont le songe exquis n'est que fragilité,
Tout est vanvole,
En vérité,*

*Je le jure, moins tes fuseaux de lilas pâles,
Bastide, moins tes pins, tes oliviers, tes buis,
Et tes cigales !*

L'eau de tes puits

Castalienne fit le chanteur que je suis.

I

OFFRANDE A L'AMOUR MATERNEL.

MAMAN

Maman est le seul mot que je n'ai jamais dit ;
Il est comme une belle pierre
Dans un riche coffret fermée à la lumière ;
C'est un joyau de prix qui n'a pas resplendi.

Pour quelques-uns c'est une pierre dont le charme
Quelquefois s'éteint quelque peu ;
A paraître au grand jour son éclat est moins bleu...
Mais elle est à mes yeux belle comme une larme,

Belle comme une larme, et je l'aime à pleurer ;
Quand la solitude est complète
Je la tire pieusement de sa cachette,
Rose qu'on n'oserait aux roses comparer.

C'est un nom bien plus doux que Louise ou Simone ;
Je ne sais pas le prononcer ;
Il semble qu'à le dire un ange va passer...
Si ce n'est pas l'amour qui le dit, il détonne.

Si l'Amour entre ici, qu'il soit assez profond
Pour que ma chère bien-aimée
Sente combien son âme est soudain embaumée
Quand j'aurai dit : Maman, en la baisant au front.

Elle clora les yeux fervemment sans comprendre
Pourquoi ce nom au lieu du sien ;
Je le dirai comme l'enfant, mal ou si bien,
Qu'elle entendra vraiment son gazouillement tendre ;

Alors, le grand frisson de l'amour maternel
La pénétrera jusqu'à l'âme,
Tant le bonheur confus que son être réclame
Tiënt bien dans ce seul mot pour elle essentiel.

Mais s'il n'existe pas d'âme assez délicate
Pour que je l'appelle Maman,
Je laisserai toujours enclose étroitement
Cette pure améthyste en son coffret d'agate.

Et quel que soit l'amour qui s'attache à mes pas,
Fût-il, lui seul, toute la grâce,
Si ce n'est pas l'Amour idéal qui m'embrasse,
Maman est le seul mot que je ne dirai pas.

LE JARDIN

Le jardin défleuri qui gardait une rose
Plaisait à mon esprit volontiers effacé
Comme une âme où l'attrait des vains biens a cessé :
Il servait en secret une éternelle cause.
Les lauriers bruissaient et célébraient entre eux
Le silence rempli d'accords religieux
Profonds comme le monde et comme la nature ;
Les platanes parlaient aux peupliers d'argent
Par un perpétuel et suave murmure,
Et les buis mariaient leurs frissons à ce chant.
Au reste, les enfants retournaient à l'école :
On n'entendait plus rien, sauf l'abeille qui vole,
Ou le clairon d'un coq dans le pays lointain,
Ou, tout près, un oiseau fourvoyé dans les branches.
La prière aux pieds nus traversait le jardin.
Elle fermait les yeux et joignait ses mains blanches,

Et l'âme du jardin palpait vers l'azur.
Maint poème qu'on vante eût envié cette âme ;
En dépit des efforts qui resserrent sa trame,
Le poème sans âme est un camée impur.
Ici, tout se liait pour la même harmonie,
Les verdure, la rose et la mousse du banc,
Et dessous son berceau de feuillage mouvant
Notre Dame la Vierge en sa grâce infinie.
Elle émergeait de l'ombre ainsi qu'un chant d'amour.
C'est elle qui gardait cette union étroite.
Dans un long voile blanc elle se tenait droite,
Et les arbres venaient se presser tout autour,
Serrés comme les cœurs d'un même monastère
Et maintenus courbés par le même mystère.
Marie avait aidé l'essor lent des rosiers
Dans leur ascension et leur floraison tendre,
Et la première rose était née à ses pieds.
Le calme était si grand qu'elle devait entendre
La sève travailler au dedans de l'aubier
Et le bourgeon éclore, en sa laine plié.
La Mère de Jésus ne fut jamais si belle
Qu'en ce jardin orné de grâce naturelle ;
Elle épanchait sur lui des torrents de douceur,
Elle en dégageait l'âme, elle en haussait le cœur ;
Et le vent retenait un moment son haleine
Quand l'âme du jardin glorifiait sa reine.
Les reines savent bien les âmes caresser :

Les plus pures seront les plus vite conquises.
Le jardin était humble, on n'y vit point passer
Les vastes falbalas des hautaines marquises,
Mais la simple douceur dont le visage heureux
Eclaire maintenant encore comme un rêve :
Car lorsque pour nos sens la vision s'achève
L'âme, pour voir plus loin, allume ses doux yeux.
Elle y gagne, il est vrai, de la mélancolie
Que ne justifient plus la soudaine embellie
Ni les fêtes de l'air, ni le joyeux pinson :
Elle est triste devant la secrète raison
Des choses que nos cœurs distraitemment recueillent
Et qui groupait ici les mille âmes des feuilles ;
En effet, le jardin est rempli d'autrefois :
A l'ombre du sapin qui la protège encore
Sans doute s'asseyait ma mère aux doigts d'aurore :
Elle coud, cils baissés ; c'est elle : je la vois.
Le secret du jardin est là sans qu'on y pense :
Il a livré le mot de l'énigme au silence,
Mais, pareil au rêveur qui, sur terre exilé,
Révèle à l'amour seul son rêve au front ailé,
Le silence répond à l'âme qui le presse :
C'est un moment profond de solitaire ivresse
Le moment où, levant le voile de la mort,
Les choses du passé nous reviennent encor :
Au milieu du jardin ma mère me regarde,
Elle a laissé glisser ses mains sur ses genoux

Et nos regards se noient, indiciblement doux.
Sur cet instant sacré l'âme en émoi s'attarde.
Je sens tout le jardin alentour qui frémit
Dans l'exaltation d'un vertige infini ;
La même vision extasia les plantes :
C'est ce qui les retient dans cet accord parfait
Qui surprend tout d'abord : elles voient, en effet,
Perpétuellement aller, venir, vivantes,
Celles qu'on n'entend plus gémir quand nous souffrons.
Le beau jardin se serre autour des mêmes fronts :
Il n'a pas déchiré l'invisible tissure :
C'est sa beauté ; — nous, nous errons à l'aventure
Quand nous ne savons pas retrouver dans le ciel
Le sourire attendri de l'amour maternel.

II

LE SILENCE

LA PRIÈRE DES POÈTES

Quand rien ne sera plus, pauvres mortes aimées,
De vos yeux de pervenche et de vos cheveux blonds,
Du souvenir qui pleure et de nous qui parlons,
Qu'étincelles au vent et légères fumées,

Pour maintenir intact le dessin de vos lèvres
Qui caressaient les fronts, posés sur vos genoux,
Des hommes, des enfants, avec des mots si doux
Qu'ils trompaient les douleurs et contenaient les fièvres,

Et pour vous arracher tout entières au temps,
Les vers que nous faisons sur les neiges exquises
Et les orbes divins de vos seins palpitants,

Les vers que nous disions, chantants comme les brises,
Changeants comme les ciels nuancés du printemps,

Que dans le marbre et l'or ces vers s'immobilisent !

LA POÉSIE

A Ernest Prévost.

Le vers a son parfum, sa grâce, sa mystique,
Comme un jeune dieu nu couché sur de grands lys :
Combien l'ont regardé comme tel de leurs fils
Alors que son charme est unique.

Il évoque le vase élancé qui moula
Dans le recueillement des fines parois d'ambre,
La vénusté délicieuse de ses membres
Couleur de neige et de lilas.

Il rappelle le sein nacré d'une déesse ;
Mais fût-elle Erinna la Lesbienne ou Sapho,
Pour enfanter un dieu si merveilleux il faut
L'avoir conçu dans l'allégresse.

Et même si l'enfantement nous fait mourir
Parce qu'il nous déchire et parce qu'il nous broie,
Il faut que le frisson de la première joie
Passe encor dans le souvenir.

O miracle d'amour dont l'âge s'émerveille !
Il semble que les yeux des enfants sont plus doux
Quand leurs mères, ployant sans force les genoux,
Meurent à l'âge de Mireille.

Du moins ces orphelins sont-ils aimés des dieux ;
Du moment qu'ils n'ont plus de sourire à connaître
Leurs candides regards se tourneront peut-être
Vers l'azur infini des cieux.

La beauté de leurs corps sans caresse est plus pure.
D'autres sont plus fêtés sans doute en leurs berceaux,
Ils ne seront jamais ici-bas les plus beaux
Car trop de soins les défigure.

Toujours quelque visage est entre eux et le ciel...
Ah ! le vers est plus doux où se penche une étoile
Car c'est un jeune dieu couché seul et sans voile
Sous le regard de l'éternel.

Il ne jaillira pas deux fois vers la lumière ;
Il garde un sens divin au profane céle
Comme telle corolle ou tel épi de blé
 Poussés dans telle ou telle terre.

Pour bien le posséder il faut beaucoup d'amour ;
Sa ligne sans défaut lasse l'intelligence ;
Il ne donne le mot de sa magnificence
 Qu'en hommage au cœur le plus lourd.

Heureux qui sait trouver la place exacte et l'heure
Où sa sveltesse atteint la plus haute splendeur !
C'est un si précieux et si rare bonheur
 Qu'on redoute aussitôt qu'il meure.

Il semble que l'on mord dans un fruit défendu,
Que l'on force le seuil sacré du tabernacle
Où dans l'ombre Jésus nous convie au spectacle
 De son corps magnifique et nu.

Nous sommes soulevés au-delà de la vie ;
Notre cœur s'élargit en nous immensément ;
Le geste du semeur aux champs du firmament
 Traverse notre âme ravie.

Nous ne sommes plus seuls au chemin le plus long
Lorsque notre ferveur à vivre se hasarde :
Celle que la première enfin notre œil regarde
 Pressentant le beau nous répond.

Et nous nous rapprochons également des hommes :
Un même amour nous lie aux pieds de la Beauté
Et sacre citoyens aussi de la cité
 Les tendres rêveurs que nous sommes.

LE LIVRE

Le livre est saint et saint car c'est le pain des âmes ;
Tout l'amour est fermé dessous sa reliure,
Avec ses chants, ses cris, ses tempêtes, ses flammes ;
Et le poème enclos dans le cuir qui l'emmure

S'envole, quand tu lis, avec un doux murmure ;
Mais pareil à l'aveu des beaux yeux d'une femme,
Il mène sagement sa sereine aventure,
Entre le livre et l'âme ayant tissu sa trame.

Le livre, dans la main qui souvent le fatigue,
Pèse avec volupté ; sous la page impollue
Souffre une âme qui meurt du désir d'être lue.

Tel le cœur d'une vierge attendant qu'on le brigue,
Il connaît le bonheur suprême ou l'angustie ;
Et tel, sur son rayon, il est l'ange ou l'hostie.

L'ART DE LIRE

A JULES TRUFFIER,
de la Comédie Française.

Pose le livre aimé sur le prochain rayon
Où le reprendre encore et le poser encore ;
Si l'éternelle soif du divin te dévore,
Bois, mais laisse en la coupe un filet d'or au fond ;

Ménage ton plaisir, jouis avec raison,
Car le plus tendre amour vit de ce qu'il ignore,
Crains d'amoinrir en toi ce que ton cœur déflore ;
Ne fais jamais le tour complet de ta maison.

La pensée est pareille à l'eau de la fontaine
Qui coule sur le marbre en l'effleurant à peine
Mais qui le creuse un peu chaque jour doucement ;

Elle se fraie en nous une invisible route ;
Et la sainte liqueur qui pleure goutte à goutte
Pénètre lentement, pénètre sûrement.

L'ART D'ÉCRIRE

Faire un poème c'est façonner un beau vase
Avec de l'eau très pure et de l'argile vierge
Où rassembler les lys préférés de la Vierge
Dont les suaves fleurs périssaient dans la vase.

Tandis qu'à la lumière à la fin il émerge
De la main qui l'épouse, et le presse, et l'évase,
Faire un poème c'est travailler dans l'extase
Sans que le flot du temps un moment nous submerge.

C'est façonner un vase harmonieusement ;
Et c'est le façonner d'une main ingénue
Comme si c'était là notre commencement,

Et comme si notre âme où l'âge s'insinue
Retrouvait, vierge encore en son vieillissement,
Le frisson de la vierge à l'heure d'être nue.

LE PLUS BEAU LIVRE

«Celui qui fait vibrer mon cœur comme une lyre
N'exhale son parfum qu'à la sainte lumière
De la lampe du soir dont la flamme n'éclaire
Que le plus doux regard et le plus doux sourire.

L'aiguille qu'on enfonce et l'aiguille qu'on tire,
Le crochet qui retient la maille prisonnière,
On ne les entend plus, on ne les entend guère ;
Ils ajoutent encore à la douceur de lire.

Le poème se dore au halo de la lampe...
«On lit : on suit des prés enflourés d'orchidées
«Qu'une blanche rosée au crépuscule trempe...

Si les vers sont des fleurs, les fleurs sont des idées ;
Et si la belle rose est le plus beau poème,
Le livre le plus pur est le jardin que j'aime.

MIREILLE

Au poète admirable de la *Terre des Lauriers*,
Emile RIPERT

Je ne m'ennuierais pas de vivre solitaire
Si j'avais avec moi l'Évangile et Virgile ;
L'un chante le cytise et les fruits de la terre,
L'autre, les fruits du ciel et le beau lys fragile.

Si je n'avais qu'un livre, un seul me pourrait plaire
S'il portait avec lui la prière et l'idylle,
Or j'ai nommé Mireille, et ce n'est plus mystère :
Mireille est à la fois Virgile et l'Évangile.

A qui connaît Mireille il suffit de Mireille ;
Tu ne pourras plus vivre ainsi que de coutume
Si les chants de Mistral t'ont chanté dans l'oreille :

Quelque chose est en toi des Jardins inconnus...
Et tu viens d'accueillir le verbe qui résume
Le mètre de Virgile et le vers de Jésus.

JEAN DE LA FONTAINE

Plus nous prenons de l'âge, et plus nous l'adorons,
Car des beaux jours voilà le vrai témoin qui reste ;
Désormais, quelques vieux amis que nous ayons,
Nul n'évoquera mieux notre jeunesse leste,

Nul ne parlera mieux de nos joyeux printemps
Sans nous faire songer à la tempe fleurie ;
Les autres, demi-morts, sont toujours lamentants
Quand ils ont un retour vers leur écolerie.

Mais il ne sera pas l'incomparable ami
Pour la seule raison qu'il charma notre enfance :
Il ne serait alors notre ami qu'à demi ;
Mais bien parce qu'il plaît au temps même où l'on pense .

Il connut le bonheur de vivre intact en nous
Par le tour de l'esprit et le parfum de l'âme :
Il est allé dans le même sens que nos goûts,
Pourtant égal, pourtant mouvant comme la flamme.

Pourquoi nous étonner ? — s'il a mis dans ses vers
La nature à la fois immuable et changeante ?
Avons-nous oublié qu'à nos âges divers
Nature ne nous fut jamais indifférente ?

La source qui murmure au fond du bois chantant
S'offre à tous les regards lorsque la terre embaume :
L'enfant, dans son miroir, voit son rire éclatant,
L'homme, la gravité de son visage d'homme.

Poète, ton ouvrage à la source est pareil.
Mais si notre couchant y mire ses nuées,
En nous-mêmes, pourtant, du beau matin vermeil
Sentons-nous les ardeurs enfin diminuées ?

Non, rien n'a varié dans le fond de nos cœurs ;
Nos fièvres d'aujourd'hui furent toujours les nôtres ;
Les fleurs pour de vieux cœurs ne seraient plus des fleurs ;
Et si nous vieillissons, c'est dans les yeux des autres.

Alors, notre jeunesse a sauvé ta beauté ?
Sans doute, apparemment ; mais tu lui fis la grâce.
Par le charme infini de ta nouveleté
De prolonger en nous son adorable trace..

Hé quoi ! sauver l'enfant dans le cœur du vieillard
N'est-ce pas triompher et dans un ton si juste
Qu'il touche d'un seul coup au sublime de l'Art ?

Poète, ton doux nom est tout près d'être auguste...

LE SOIR

Le soir vient en habits de soie et de velours
Répandre sur nos fronts la douceur du saint-chrème ;
Le jour
N'avait pas mérité qu'on l'aime.

Le jour s'en va, mais non sans s'attarder pour voir
Avec lenteur marcher à travers la campagne
Le soir
Parti de la haute montagne,

Et bleu d'être venu des hauteurs du ciel bleu...
Le jour s'en est allé, mais sa robe traînante
De feu
Lui fait une traîne sanglante.

Tu me trouves, doux soir, tout seul avec les dieux :
Je suis dans le palais adorable des livres ;
 Mes yeux,
D'avoir trop lu mes yeux sont ivres.

Les livres sont fermés ; c'est le moment divin
Où l'on songe aux beaux vers qu'on va peut-être écrire,
 La main
Sur le livre qu'on vient de lire.

Et j'ouvre la fenêtre, et devant la beauté
Du ciel où l'on croirait que mille lucioles
 D'été
Pour étoiler l'azur s'envolent,

Je joins les mains, et Dieu m'entend dire ceci :
Pour ces livres aimés et ce beau ciel sans voiles,
 Merci,
Dieu des livres et des étoiles !

LA DOUCE VIE

Le cabinet où sont les livres
Est attirant comme un cellier
Rempli des vins qui vous enivrent.

Chacun y tâche d'oublier
Ses entreprises déboutées ;
Oublier, se désennuyer

Graves délices peu chantées...
Les âmes qui viennent ici
Y restent prises, enchantées...

Elles ont comme un doux souci ;
On les dirait bientôt meilleures
Car tout regard semble adouci.

Elles ne savent plus les heures,
Si c'est le soir ou le matin :
Les vieilles habitudes meurent.

Le bruit de la vie est lointain
Comme une viole voilée,
Comme un son de cloche incertain.

La vie est au loin exilée.
Ici l'on vit, en vérité,
Une existence douce, ailée,

La vie, avec moins d'âpreté,
Une sœur de la vie, en somme,
Menée avec plus d'unité,

Supérieure, où l'on voit l'homme
Dépouillé des gestes qui font
De l'homme en ce monde un fantôme.

Le silence est ici profond ;
Les grands élans de la tempête
Semblent rouler dans un bas-fond ;

Tout se passe dans notre tête !
C'est parfois le sanglot du cor,
Parfois le cri de la trompette,

Parfois le brouhaha d'un port,
Les voix des marchands en colère,
C'est à qui criera le plus fort !

Mais le mistral et le tonnerre,
Glissent, légers comme un soupir ;
Le passant ne s'en doute guère.

Tout ici fait naître un plaisir ;
Et les souffrances ont des larmes
Qui sont un divin élixir.

Il n'est pas de douleur sans charmes,
Pas de maux qui ne charment pas ;
Leurs caresses d'Art nous désarment.

Et la mort même a des appas :
Nous qui voyons mourir les nôtres,
Les souvenirs nous parlent bas.

Plaisir aussi les tics des autres ;
On rit, on joue à l'indulgent :
L'Art nous révèle bons apôtres ;

Tout est douceur, enchantement ;
On goûte une sainte allégresse
Comme aux pénombres d'un couvent.

L'esprit du Seigneur nous caresse ;
Nous mourons aux soucis divers,
Nous vivons, nous vibrons sans cesse

A la voix suave des vers,
Au rythme éternel des poèmes ;
Les cieux sur nous sont large ouverts ;

Le Bonheur touche nos fronts blêmes ;
Fascinés par l'éclat du Beau,
Par le Génie aux chants suprêmes,

Par l'Amour, nous planons très haut ;
La Terre nous semblait trop basse ;
Nous sommes l'égal de l'oiseau.

Le globe peu à peu s'efface,
Et les étoiles sont à nous
Au stade immense de l'espace

Quand nous, les faibles et les doux,
Que pâlisait la peur de vivre,
Nous entr'ouvrons sur nos genoux

Les deux ailes blanches du Livre.

L'EMANCIPATION

A la faveur du soir, si de ta closerie
Tu sors, et vas à contre-mont
Jusqu'à l'altitude fleurie
Où le vent vient sécher les cheveux sur le front,

Si, là, tu lis des vers : le souffle pur des cimes
Dont le vol est libre et sacré,
Arrachant le beau vers aux rimes
L'élargira, divin, sur le ciel empourpré.

BALLADE DE CEUX QUI N'ONT PAS DE GÉNIE

Nos vers sont clairs comme des gemmes ;
Et la façon de nos poèmes
Ne touche que ceux qui nous aiment :
Il faut nous faire aimer d'abord ;
L'amour trace une route unie
Et peu à peu nous mène au port ;
Qui ne nous aime pas nous nie,
Car nous n'avons pas de génie.

Quelques fleurs d'âme pour emblèmes,
Roses, soucis et chrysanthèmes,
Qui s'effeuillent comme nous-mêmes...
Ah ! pouvoir tirer de la mort
A tout le moins notre harmonie !
Amour, c'est toi qui fais encor
Ce miracle de Béthanie,
Car nous n'avons pas de génie.

Qui de nous fut de diadèmes
Honoré dans ses vœux suprêmes,
Couronné sur ses tempes blêmes ?
Le sort pesa sur notre essor ;
Il faut à notre symphonie
Pour s'élever quelque ressort ;
De l'empyrée elle est bannie,
Car nous n'avons pas de génie.

ENVOI

Prince, au tombeau, narguant le sort,
S'il glisse une feuille jaunie,
L'autan chasse la feuille d'or
Car nous n'avons pas de génie.

MELANCOLIE

En souvenir de tes yeux bleus comme des fleurs
J'ai composé des vers tout irisés de pleurs,
Mais je les ai jetés aux brises incertaines ;

Car, reine du bocage, et nymphe des ruisseaux,
Tu trouvais les dessins des feuillages plus beaux,
Et tu leur préférerais la chanson des fontaines.

GRATITUDE

Si je n'écrivais plus je ne ferais que sage ;
Le vers vivrait en moi tant que battrait mon cœur,
Au lieu que détaché sans profit sur la page,
Comme un lys que l'on coupe, il meurt...

Son parfum, il est vrai, persiste ; quoi qu'on die,
Une âme doucement hante les lys fanés ;
Elle ne peut mourir la Comtesse de Die
Qui ne fit que quatre sonnets !

L'aède voit les dieux ; le sage s'en rapproche
Qui porte au fond de soi, parmi des soins divers,
Trésor que le vulgaire ignorant lui reproche,
Une fable et quelques beaux vers.

Pour moi, mes heures sont aux Muses consacrées ;
Vous qui me chérissiez, dans ma peine exilé,
Muses aux doux yeux bleus et aux belles livrées,
Salut ! vous m'avez consolé.

AUX ABEILLES

Volez, mes gentilles abeilles,
Parmi les fleurettes du thym
Et les jeunes roses vermeilles.

Volez dans l'or du beau matin :
Les œillets et les passe-roses
Sont pour vous un royal festin.

Faites mille petites poses
Sur les clochettes des muguets
Tout lutinés de reflets roses ;

Les cœurs, aux mois d'été, sont gais
Quand votre chanson monte et tinte
Au bel azur où vous voguez.

Votre tâche, abeilles, est sainte
Puisque vous faites ce doux miel
Qu'on vient quérir en votre enceinte

Pour les enfants aux yeux de ciel
Et les vieillards aux blanches têtes ;
C'est un miel plus substantiel

Que le miel moins pur des poètes.
Mais vous, faiseuses de nectar,
Butineuses de fleurs, àvettes,

M'enseignerez-vous pas votre Art ?

LE LIVRE PERDU

Je suis triste à mourir pour un livre perdu...
Laure que cet ennui chagrine,
A retrouvé l'asile où, sur l'herbe étendu,
J'ai goûté la fraîcheur divine ;
Mais rien ; Laure revient, le corps las et rendu ;
Elle a pourtant cueilli, câline,
Les fleurs qui parfumaient le soir sur la colline :

Le beau livre n'est pas perdu.

LE SILENCE *

A Madame la Duchesse de ROHAN
en hommage respectueux.

Quand mon âme, en douleur de rêve et de beauté,
Promène aux bleus jardins sa douce inquiétude,
Le Silence aux yeux purs songe à me visiter
Avec la chère Solitude.

Il vient des hauts sommets et des vastes déserts,
Et ses doigts sont empreints de la couleur des choses ;
Quand il parle, on surprend la musique des vers
Qui se mêle aux parfums des roses.

* Poème couronné par la *Société des Poètes Français*. (Prix Rohan 1918).

Le poids de ses pieds nus foule à peine le sol ;
L'amour n'en trouve plus de trace sur le sable
Quand le coq du matin, tordant l'or de son col,
Déchire le songe ineffable.

Il est las, il s'assoit et pose son beau front
Aux coupes de mes mains ; mes paumes le recueillent ;
Tandis qu'autour de nous tourne le tourbillon
Du temps, de la mort et des feuilles...

*
* *

Rien de pur, rien de vrai, rien de profond sans toi ;
Sans toi, rien de parfait : tout n'est que sable et cendres...
J'aime tes yeux, ne pleure plus, regarde-moi,
Silence, avec tes beaux yeux tendres.

Entre notre prunelle et le trait du dessin
Tu mets la poésie adorable du rêve,
Et le vase où le lys a la blancheur du sein
Une invisible main l'élève.

La beauté sans ton souffle a l'âcreté du sel ;
Tu l'épures : voilà le mystère et ses ailes ;
Toutes les roses sont divines dans ton ciel,
Les roses qui n'étaient que belles.

Tu précèdes la voix de songe et de sanglots
Qui vient nous dispenser ses longs cris et ses baumes ;
Comme une coupe d'or posée au bord des flots
Tu recueilles les pleurs des hommes.

Toi seul connais les mots qui peuvent nous guérir ;
Toi, plus cher qu'un secret qu'on est seul à connaître ;
C'est par toi que l'amour achève de grandir,
C'est par toi qu'il commence à naître.

Et comme aux blonds enfants qui refusent le lait
Tu nous tiens des propos que l'on entend à peine,
Si doux, que notre amour que rien ne consolait,
Revient à la mamelle pleine.

Tu conseilles : ceci n'est pas bien, fais cela !
Tu sais le juste poids et la juste balance ;
Et comme l'eau rougit aux cruches de Cana,
La peur se change en confiance.

Ta sœur, la Solitude, et ton ami, le chien,
Revenez quelquefois, votre amitié m'est chère ;
Quand vous m'abandonnez je ne fais rien de bien,
Sans vous je ne travaille guère.

Je sais que tu viendras aussi sur mon cercueil,
Silence aux yeux très purs, seul, sans éclat, sans fièvres ;
Qui donc viendrait ? — la gloire est morte sur mon seuil
Avec une prière aux lèvres.

III

L'AMOUR

L'AMOUR

Sois fidèle à mon cœur comme ce chat sauvage
Qui, trouvant au logis plus de sécurité,
Oublie auprès de moi son cher vagabondage.

Vénère le silence et l'immobilité,
Le silence où les cœurs se pénètrent sans cesse
Et l'immobilité de l'amour enchanté ;

Apprends encor le sens profond de la tristesse,
Et le parler très doux que murmurent les yeux,
Si doux que c'est pour eux entretien et caresse.

J'ouvre la strophe grave et le vers merveilleux,
Mais pour toucher au ciel, sans l'amour qui l'assure,
Le meilleur d'entre nous n'est qu'un rosier sans pieux,

L'amour qui portera notre belle aventure
Tant que nous offrirons notre cœur au soleil,
Et qui nous fermera dans la même couture

Quand nous serons la rose à son dernier sommeil.

LES SŒURS BESSONNES

Chez l'une tout s'ordonne, en effet, pour attraire,
Car sa vivacité la fait encor valoir ;
Sa mère ne sait pas s'égayer sans la voir,
Et tout, dans la maison, sans elle, désespère ;

Elle est le boute-en-train ; l'autre est tout le contraire
Par son goût pour le rêve et par son nonchaloir :
Préférant le bonheur de vivre sans chaloir
Elle aime l'imprécision crépusculaire,

Mais elle est moins aimée, et, triste, elle vieillit.
Maintenant que je suis, sur le retour, esclave
De la raison, prudent, ombrageux, recueilli,

Maintenant, il est vrai, j'adore la plus grave ;
Mais encor sur les bancs, dans ma prime saison,
Je vous le dis, j'aimais cet attrape-minou.

LES ÉPOUSES

Comme elles vous ne savez pas, ô courtisanes,
Plaire longtemps aux dieux sans manquer à la grâce ;
Et le geste charmant qui, le soir, les embrasse,
Toujours les initie à de nouveaux arcanes.

Leurs âmes voient le ciel quand les vôtres se damnent ;
L'Amour entre en leurs lits, votre stupre le chasse ;
Il n'est rien pour vos jeux que l'Erèbe ne fasse,
Mais vous n'aurez jamais leurs charmes diaphanes

Par vos onguents, ni vos artifices suprêmes ;
Elles gagnent encore en ce point qu'elles aiment,
Et leur victoire sort de leur sincérité.

Vous murmurez : Voilà notre Sainte-N'y-touche !
Non ; c'est à l'éternelle et sainte volupté
Que l'Épouse, à la nuit, commande sur sa couche.

LE MEILLEUR AMOUR

Chaque jour vers ton cœur quelque vierge voyage :
Telle a des cheveux blonds comme la Madeleine,
Telle laisse tomber le long de son visage,
Sur l'une et l'autre joue une tresse châtaine.

Telle est belle par sa pâleur marmoréenne ;
Telle autre a la douceur antique d'une image,
Portant dans son regard cette jeunesse ancienne,
Lente à plaire, mais qui nous retient davantage.

Telle, sur ses yeux bleus, croise de longs cils d'or.
Et toutes t'ont voué leur profonde tendresse :
Dès l'éveil, c'est à toi qu'elles songent d'abord ;

Elle monte vers toi, le soir, la sainte ivresse
Qui prépare à l'amour la vierge qui s'endort...

Mais toi seul n'en sais rien que la Gloire caresse.

LA FAVORITE

Au jardin des raisins verts-d'eau
Viendra la belle,
Au jardin des raisins verts-d'eau
La belle reviendra tantôt,
Fidèle.

Dans le jardin des roses-thé
Embué d'aube,
Dans le jardin des roses-thé,
Refleurira, rose d'été,
Sa robe.

En Auvergne, sur son buccin,
O Vermenouze !
En Auvergne, sur son buccin,
Le vent célébrerait son sein
D'arbose.

Le Provençal dirait : Margai !
De sa chaloupe,
Le Provençal dirait : Margai !
En parfumant de thym et d'ail
La soupe.

Le gamin en bas de coton
Qui s'émerveille,
Le gamin en bas de coton,
Crierait aux échos du canton :
Mireille !

Mais quand l'étoile est sur la tour
De la hulotte,
Mais quand l'étoile est sur la tour,
Le jardin qui pressent l'amour
Sanglote.

LE CARACTÈRE

De la beauté pensive, alerte ou merveilleuse,
Il est le grain de sel, la rose ou la ciguë,
Le petit dieu malin d'une retraite ombreuse
Qui sur son arc bandé retient la flèche aiguë ;

Prêt à dire le faux d'une larme ambiguë,
Prêt à dire le vrai d'une douceur peureuse,
Et sûr de s'échapper de sa géole exigüe
Quand l'âme enfin heureuse est toute insoucieuse...

Comme sous le visage un bleu réseau de veines,
Malgré le fard patient qui s'applique à l'éteindre,
S'allume vivement aux affaires soudaines,

On le voit luire sous les apparences vaines...
Heureux qui, sur les yeux qui ne savent pas feindre,
Le recueille, garant des délices prochaines.

LA BULLE

Cette bulle d'air bleu qui rêve au fond de l'eau,
Minuscule orient dans son écrin de sable,

Un remous la soulève: elle monte, impalpable,
Arrive à la surface et se crève aussitôt.

Ainsi de notre amour adorable, Pauline.
L'inexprimable aveu qui rêve au fond du cœur

Jusqu'à nos lèvres vient et sur nos lèvres meurt :
La flûte du silence emplit la nuit divine.

AVRIL

Elle sort dans les prés, la pure jeune fille,
Où le matin est clair comme un cristal d'amphore,
Et tiède l'air qui vient de la mer qui brasille,
Tandis que le brouillard de l'aube s'évapore ;

Elle, toujours si pâle, un trouble la colore ;
Elle qu'un souci chaste encore déshabille,
Découvre enfin ses seins qu'elle ignorait encore,
Car un afflux divin monte à chaque papille.

Alors, pieusement, tant son ivresse est pure,
Pour la première fois, Dieu le sait, elle songe
A l'amour qui viendra délier sa ceinture...

Et sur l'émoi qui naît, halète, se prolonge,
Elle ferme à-demi des yeux de rêve, telle
Une rose d'Avril, rose vierge comme elle.

L'INITIATION

Adieu la toupie et les quilles !
L'adolescent a respiré
Les beaux cheveux des jeunes filles
Qui sont comme un ruisseau doré.
Il cherche l'ombre et le silence
Où tremble un sensuel émoi ;
Il s'étonne, il s'inquiète, il pense,
Il ne sait pas au juste à quoi.
Son petit lit le sollicite ;
Pour goûter le somme il y court,
Mais on n'échappe pas si vite
Aux premiers troubles de l'amour :
Les beaux cheveux de Madeleine
Flottent encore autour de lui ;
Cheveux parfumés de verveine,

Comme vous embaumez sa nuit !
Madeleine est la plus jolie ;
Ses bras sont délicats et frais ;
Sa taille est un roseau qui plie
Et la rose fleurit ses traits.
Il murmure tout bas : Je t'aime !
Il croit la tenir sur son cœur ;
Il croit recevoir d'elle-même
Un baiser de sa bouche en fleur.
Et tandis que ses bras l'enlacent,
L'adolescent apprend, grisé,
— O mystère où les anges passent !
Le mot suprême du baiser.

LA MESURE

Amour, mettons le cap sur les plus hauts nuages ?
Entre le ciel et l'eau le matin est si pur
Que nous verrons la vénusté de nos visages
Dans ses traits éternels, en relief sur l'azur.

Comme une flèche d'or notre nef nous emporte
Au frissement du vent sifflant dans les agrès,
Et les mauvais désirs dont nous fuyons l'escorte
Maudissent la clarté qui nous tient dans ses rets.

Les souffrances, de leur côté, nous abandonnent ;
Et, peut-être, là haut, eussions-nous souffert mieux,
Car c'est un fait certain dont nos âmes s'étonnent
Que cesser de souffrir soit encor douloureux.

L'esprit malin nous dit : Que fais-tu de tes haines ?
Les hommes sont mauvais et plus d'un fut brutal !
Pour la première fois ses prières sont vaines,
Et nous prenons plaisir à remettre le mal.

La vanité stérile et l'arrogante envie
Sont de pauvres oiseaux par le plomb traversés ;
Quand nous avons voulu voir plus loin que la vie,
Ah ! que d'oiseaux en nous les rêves ont blessés !

Enfin l'Orgueil s'affaisse avec un cri terrible,
Lui qui voulut toujours nous conduire au Soleil !
Mais l'Amour vigilant qui cherche un point sensible
Gouverne entre deux ciels le divin appareil.

LE RENDEZ-VOUS

Nous nous rencontrerons encore,
Ma bien-aimée, à la fontaine,
Près du temple que le soir dore.

La mer roule en l'anse prochaine ;
Un cyprès monte dans l'azur ;
La barque tire sur sa chaîne.

Les pâtres dorment, l'air est pur.
Vous sortez de la maison blanche
Où grimpe une glycine au mur.

C'est un très beau soir de Dimanche.
Votre bras porte, gracieux,
La svelte amphore qui se penche.

Vous passez dans les sentiers bleus.
Vous marchez avec plus de grâce
Que les déesses et les dieux.

Je connais d'avance la place
Où vous allez poser l'amphore
Que votre bras droit désenlace.

Près du temple que le soir dore,
Ma bien-aimée, à la fontaine,
Je vous ai rencontrée encore.

Avancez, ma petite reine,
Que je prenne comme une fleur
Votre fine tête châtaine.

Je veux épouser la douceur,
La molle douceur de la joue
Que baigne une rose fraîcheur.

Vous souriez : l'amour s'avoue
Au sourire des yeux jolis :
Votre cœur à mon cœur se noue.

Nous aimons sous les cieux pâlis.
La sainte image de la joie
Sait tous ses rêves accomplis.

L'infini des mondes tournoie
Mais enlacés nous restons là
Dans le crépuscule de soie.

Hélas ! hélas ! tout passera ;
Et le croissant clair de la lune
Bientôt au ciel s'effilera.

C'est une aventure commune.
Sans nous lamenter sur le sort
Nous retournerons par la dune.

Cependant, taisons-nous encor ;
Et continuons notre rêve,
Et prolongeons son vaste essor.

Ainsi, retenue à la grève
Où quelquefois je vais m'asseoir,
Toujours s'élance et se soulève

La mer violette du soir.

SOIR D'AMOUR

Chère enfant, tu n'entendras plus d'autre poème
Que le thrène amoureux de ma flûte d'ébène
Pareil au chant d'amour que la fontaine égrène
Pour la rose d'automne et pour le chrysanthème.

De toutes les chansons, si nous aimons la même,
Je veux la recueillir où fleurit ton haleine
Pour que dévotement à ma flûte j'apprenne
La chanson de ton rêve et le rêve que j'aime.

Chantons-la, si tu veux, en buvant ce Falerne,
Ce vin de Syracuse ou ce vin de Palerme
Aux coupes de cristal qu'un feuillage d'or cerné.

Jusqu'à ce qu'au jardin où grandit un dieu terme,
Jusqu'à ce qu'au ciel bleu que ternit un bleu terme
Enfin l'étoile éclore et la rose se ferme.

IV
LE RÊVE

DOUCEUR

C'est l'apaisement de six heures,
Le moment où les raines pleurent,
L'heure où l'on voit briller l'étoile du berger
Sur le mauve verger.

Si quelque regret te bourrèle
Plonge en la minute éternelle ;
Le beau Vêpre mieux que le miel matutinal
Pourra calmer ton mal.

Il a des douceurs sororales
Pour les douleurs et pour les râles ;
Regarde-le pencher son front pâle, portant
Une étoile au mitan.

Il endort les nids dans les vernes
Et les soucis dans les tavernes ;
Pour fêter son retour, la lune doucement
S'allume au firmament.

Dans l'herbe vibre la locuste,
Le grillon, dans l'âtre vétuste,
Et le doux rossignol chante dans le pin bleu
A l'heure de prie-Dieu.

L'hirondelle passe rez terre,
Le pigeon fait une prière ;
Les cheveux de la Vierge épandent dans le ciel
Leur neigeux eschevel.

Doux ami, dont l'âme est si triste,
Cherche Jésus pour qu'il t'assiste,
Quand les cloches du soir chantent sur le coupeau
Le couplet de l'Agneau.

LE VIEILLARD

Portant le poids des ans sur son dos, tel une arche,
Dans la terre des serfs il plonge son bêchard ;
Naguères, il passait encore dans son char,
Immobile, les yeux sur ses chevaux en marche.

Les hommes sont changés : jadis, le patriarche,
Par Zeus Olympien ! appelait plus d'égard,
Car il garde des rois le chef et le regard,
Et le roi semble un dieu dans sa belle démarche.

Ce vieillard n'attend pas des autres plus d'amour ;
Il ne reçoit du ciel son pain de chaque jour
Qu'après avoir pesé sa tâche journalière.

Mais le soir ! ô spectacle aux lys des champs offert !
Il est beau comme un dieu de pourpre et de lumière
En arrachant au sol son lourd bêchard de fer.

LAR FAMILIARIS

Argus s'est étendu devant la porte et pense ;
La gueule sur la patte et l'œil clos à demi,
Il regarde peiner la petite fourmi
Dont l'œuvre herculéenne est faite de silence.

Le chat ! parlons du chat ! un fourbe d'élégance !
Queue haute et dos arqué, collant ! va donc, Mimi !
Holà ! que mâche-t-il ? haro sur l'ennemi !
Et le chien sur le chat qui déguerpit s'élance...

Dans un vombrissement de mouches il revient,
Satisfait : Après tout le chat n'est bon à rien ;
On le tient pour voleur, je le regarde comme

Egoïste et poltron ; car il lui manque, en somme,
L'amour qui sur la terre est le propre du chien,
Et la force qui pèse en la dextre de l'homme.

UN SAGE

Dans sa cage, l'oiseau mène des pensers simples :
Le seneçon est mûr, l'air est doux, l'eau est fraîche,
Je puis polir mon bec à cet os sec de seiche,]
La laitue est amère ; — il connaît quelques simples

Et quelques fruits, car sa cervelle n'est pas grande ;
Et tant pis, si son âme en est d'autant sereine,
S'il peut faire, à recoi, toujours sa méridienne,
Et s'il trouve plaisir à la même mérénde !

Il est tout occupé de manger et de boire
Et de chanter ; il saute, il va de barre en barre ;
Il ne peine jamais sur le moindre problème :

Quand il pense : j'ai chaud, il court à sa baignoire ;
Quand il pense : j'ai faim, il prend dans sa mangeoire
Un petit grain de mil ; — et tout s'ensuit de même...

LA PROPHÉTIE DU VIEILLARD SIMÉON

Quand Joseph et Marie, aux lois de Dieu fidèles,
Apportèrent au temple, en étouffant leurs pas,
Le petit Jésus et deux tourterelles,
Le vieillard Siméon prit l'enfant dans ses bras

Et dit : « Le miel divin que cet Ange distille
Distinguera l'Amour de l'amour incertain
Car ceux dont le cœur est rempli de bile
Nieront son goût suave et son odeur de thym.

Hosanna ! la lumière est à la fin venue !
Seigneur, laissez aller votre bon serviteur :
Son corps est usé, sa tête est chenue,
Et sa barbe est d'argent comme les lys en fleur.

Mais devant cet Enfant souffrez que je médite ;
Je sais qu'il sera roi du monde, et cependant
 Qu'en force et sagesse il grandira vite,
J'élève dans mes mains un éternel Enfant !

Eternel, éternel comme l'eau qui murmure
Et la chanson du coq ; sur le granit du roc
 Je vois se dresser son autel qui dure
Comme l'eau qui murmure et la chanson du coq.

Comme l'eau qui murmure et roule et se déroule
J'entends autour de lui le vaste flot humain
 Dont le bruit énorme et l'énorme houle
Soudain s'apaiseront sous ses pieds nus demain.

Il domptera les cœurs, car mieux que les poètes
Qui font solliciter et chanter à la fois
 Les vers légers dont leurs strophes sont faites,
Il chantera des vers qui deviendront des lois !

Des vers qui deviendront les lois de la conscience ;
Les hommes répondront aux gens hardis et faux
 Qui se moquent de cette obéissance ;
Nous leur obéissons parce qu'ils sont très beaux.

Plus beaux que l'or du soir qui dore les épeautres,
Si beaux que nous faisons nos tâches sans peiner
Et que nous nous aimons les uns les autres
Quand nous les entendons seulement résonner.

Les uns qui ramenaient leurs filets sur la grève,
Oublieront de porter leur pêche à la maison
Pour suivre en chemin et servir sans trêve
Celui qui met l'Amour plus haut que la Raison !

Et d'autres quitteront leurs femmes aux fronts roses
Qui riaient sous leurs cils par le désir fermés ;
Les courtisanes laisseront leurs roses,
Déroulant sous ses pieds leurs beaux corps parfumés.

Leurs yeux levés vers lui reflèteront, dociles,
Son âme répandue en sa douce beauté,
Pareils à l'azur des beaux lacs tranquilles
Qui reflètent le ciel des nuits claires d'été.

Et comme dans l'azur un astre éclatant groupe
Dans son rayonnement quelques étoiles d'or,
Quelques vieux pêcheurs formeront sa troupe,
Humbles étoiles d'or écloses dans le port.

Ils s'en iront bravant les vents et les averses,
Et les loups dans les bois et les chiens dans les bourgs;
 Mais on lèvera devant eux les herses,
Et les petits enfants leur souriront toujours.

Hélas ! l'épine point sous la branche fleurie !
Déjà vient, le front bas, le traître au regard dur !
 Ma pauvre âme, hélas ! en est bien marrie !
Mais gloire soit à Dieu qui gonfla d'un lait pur
Le beau sein de douceur de la Vierge Marie !

L'ANE

Il chemine le pas silencieusement ;
Il va coûte que coûte avec entêtement
A travers les cailloux, l'averse, la poussière,
L'ornière.

Il va son petit train, plan-plan, mais il va loin...
La carriole est vieille et l'essieu manque d'oing ;
Il est mal attelé : le harnais qui le sangle
L'étrangle.

N'importe, il se résigne, il accepte son sort ;
Parce qu'il se résigne on le frappe plus fort ;
Il accepte les coups : le chien qui le croit veule
L'engueule.

De ses larges yeux doux il regarde le chien...
Il pourrait se venger, sans doute, il n'en fait rien ;
Il sait que la douceur porte sa récompense
D'avance.

Il traîne une tristesse immense dans ses yeux :
De tous les pleurs versés en tous temps, en tous lieux,
Il traîne dans ses yeux alourdis par le somme,
La somme.

De tous ceux qui sur terre eurent froid, eurent faim,
Tous les cris sont passés dans son braiment sans fin ;
Pour ceux que la douleur d'un doigt léger effleure,
Il pleure.

Qu'il clame sa détresse ou sa félicité,
C'est toujours un sanglot dans l'espace jeté :
Il est marqué de deuil : l'homme était de ce signe
Plus digne.

Il songe, cependant, à des destins meilleurs ;
Sa souffrance est ici, mais sa joie est ailleurs ;
Il dresse pour ouïr musique non-pareille
L'oreille.

Ici les ânes plient sous la lourdeur des bâts ;
Ils sont baudet, bourrin et bourrique ici-bas ;
— Il est là-haut, dans un demi-jour diaphane,
Sire âne.

Ses petits sabots blancs ne foulent que des lys ;
Il mange du pain blanc dans la droite du Fils ;
Il porte — cette fois, non d'auberge en auberge,
La Vierge.

POTRON-JACQUET

La basse-cour s'éveille et, de l'étable ouverte,
Les bêtes sortent brusquement
En route pour la plaine verte ;

Le coq a salué l'orient bruyamment ;
J'aime le coq dont la fanfare
Est brûlante comme un piment.

Les canetons s'en vont en boitant à la mare ;
Devant le capricant troupeau
La troupe des poulets s'effare.

Le cheval roux est roux de l'oreille au sabot ;
La cavale aux jarrets de neige
A le cul noir comme un corbeau.

La brume se dissipe et l'air rose s'allège ;
Le soleil, par-dessus le bois,
Regarde, béant, le cortège.

C'est un bruit de grelots mêlés de vifs abois ;
En trotinant près de l'agnelle
L'agneau fait la petite voix.

Le long flot moutonnant de laine roule et bêle ;
Le chien le mène et de Robin
Retient le moindre écart rebelle.

J'aime le vieux berger, rongant son bout de pain
En disant son bout de prière ;
J'aime la mère bique et le bouquin lambin,

Mais c'est l'agneau que je préfère.

LA PHALÈNE

Pour quoi faire, à cette heure, être encore au jardin ?
Je chasse la phalène amoureuse des lampes :
J'avais cru la saisir, tantôt, contre mes tempes,
Mais d'un vol plein d'astuce elle s'enfuit soudain.
Enfin j'ai pu l'avoir, je la tiens par une aile :
Je la distingue mal, mais je sais qu'elle est belle ;
Je suis content : je rentre avec l'insecte aux doigts.
Il ne volera plus en vingt lieux à la fois,
Eparpillant sa grâce autour de la lumière :
Je l'isole dans un beau vase de cristal.
Phalène, le souci du penseur t'est fatal :
Il veut te voir grandir dans ta cage de verre.

L'ORGUEIL

Quand la cloche de quinte a sonné dans l'air rose
J'étais sur la colline où les lauriers sont beaux ;
Je regardais le ciel s'éclairer par lambeaux
Et refleurir, jardin éternel, rose à rose ;
Silvain y secouait ses fêrules en fleur,
S'y couronnait, Amaryllis, de violettes ;
Partout ressuscitait la divine couleur,
Très confuse d'abord, puis par couches plus nettes,
Et puis violemment, indigo, grenat, or,
Et pourpre. J'étais seul. L'homme dormait encor.
L'homme dormait encor dans le petit village
Que l'on voit dans la combe au travers d'un nuage...
J'étais bien seul debout sur le sommet vermeil.
Et quand, pour moi, roseau pensant de la nature,
Le Soleil s'est montré par une déchirure,
Devant l'Astre j'étais la seule créature...

Ah ! j'ai vu, le premier, se lever le Soleil !

L'ADIEU AU JARDIN

Si je t'abandonne à tes fins œillets,
A tes vignes d'or autour des fontaines,
Où si tendrement je me recueillais,
Ce n'est que désir de courses lointaines.
N'incrimine pas mon cœur plein d'amour,
J'ai plus de chagrin que tu veux bien dire,
Et pourtant tu vois que je reste sourd
Au commandement de ton doux sourire.
Si d'autres berceaux vont tenter mes pas,
Boqueteaux lointains, mousses non foulées,
Je t'assure encor qu'ils ne feront pas
Que j'aime à demi tes blondes allées.
Certes, je verrai de nouveaux jardins !
Mais pour égayer tes longs jours moroses
Je rapporterai dans mes blanches mains

Les rares senteurs de toutes leurs roses.
J'apprendrai les chants de leurs beaux oiseaux ;
Je répèterai pour toi leurs ramages ;
Au susurrement léger des roseaux
Je désennuierai longtemps tes ombrages.
Pour charmer les dieux et les Eros nus
Je viendrai, poète adoré des marbres,
Célébrer l'attrait des lieux inconnus
Décorés de fleurs et de nouveaux arbres.
Je pars. Cher Jardin, qu'un voile de deuil
Surtout n'ombre pas la claire terrasse !
Mais que je retrouve en passant le seuil,
Le même sourire et la même grâce.

TRISTESSE

A vous toutes je la préfère !
Je n'aimai guère
En ma jeunesse
Que sa caresse.

Qui me conduisit à l'école
Du barbacole ?
A la grand'messe ?
C'est la tristesse.

Qui s'assied, tricote, converse,
Et qui me berce
Quand le jour baisse ?
C'est la tristesse.

Lorsque, plus tard, son bras m'enlace,
Combien de grâce
Et de tendresse
En la tristesse !

Mes vers sont beaux quand tu les aimes,
Doux mes poèmes,
Enchanteresse,
O toi, tristesse.

Sans toi le jardin manque d'âme,
Sans toi, la femme,
De joliesse...
C'est toi, tristesse.

Qui, pure, dans le bleu nocturne,
T'appuies à l'urne
Où, taciturne
Un lys s'affaisse.

V

UN RAYON DE SOLEIL

A Emile Ripert.

M'envole emé li dindouletto
Que s'entournon vers lou soulèu.

AUBANEL.

UNIVERSITY OF NICE

LIBRARY

PATRIOTISME

Sortant du rêve et du sommeil
J'ai gravi la colline claire ;
Les premiers rayons du soleil
Doraient la terre de ma mère.
Moi, qu'un capricieux destin
Poussait çà et là par le monde,
J'ignorais le pays latin
Et sa fine lumière blonde !
Et j'allais, toujours exilé,
Errer aux ciels lointains de France
Sans jamais avoir contemplé
Le ciel tendu sur la Provence !
Les filles dont le profil pur
A la grâce des fins camées,
Cependant m'ont montré l'azur

Et les collines parfumées,
Le pâtre, assis sur le coteau,
Du moins n'a pas trahi son âme !
Quoi ! j'élargissais le drapeau
Jusqu'à faire éclater sa trame !
Le rempart sombre des cyprès
Aujourd'hui me barre la route ;
O mon cœur, tu te meurtrirais
Si tu passais coûte que coûte !
Demeure dans l'éden étroit
Que les monts aux pins bleus t'assignent,
La Provence a besoin de toi
Pour veiller sur ses belles lignes,
La Provence est ivre d'amour ;
Et la courbure de ses golfes
Veut mirer son divin contour
Dans l'eau si pure de tes strophes.
Reste ; en chantant ton fin ciel d'or
Et ta terre de thym fleurie,
Tu n'es pas moins Français d'abord
Dans le Temple de la Patrie !

LE HÉRAUT

Suspend la coucourdette au manche de ta bêche,
Larde un quignon de pain, et va ! Cocorico !
Ne me tracasse plus avec tes qu'es aco,
Homme de peu de foi que la raison empêche.

Regarde : l'Orient rougit comme une pêche :
Hâte-toi, car le pic commence son picot,
Et le moulin à vent son queti-queticot ;
Monseigneur le Soleil, dès l'aube, me dépêche ;

Monseigneur le Soleil s'avance en Terre d'Oc
Et désire trouver, tantôt, en sa venue,
Tout le monde à son train ; les laboureurs au soc,

Les bergers dans les prés ; au ruisseau, demi-nue,
La servante à genoux battant son linge, floc !
Et je suis le héraut du Soleil, moi, le Coq !

LOU TROUBAIRE

J'aime par dessus tout, Reine des cours d'amour,
Ton soleil et ton vin : leur double éclat te farde ;
Qui songe à s'étonner, à présent, s'il me tarde
D'aller de fief en fief te chanter tour à tour.

Mais si un grand dessein t'écrase, troubadour !
Regarde-le jongler : il se perd, Ermengarde !
Et sa flûte essoufflée et sa lyre hagarde
Ecoute-les gémir, Bernard de Ventadour !

Félibres, doux musiciens, ô virtuoses,
Gloire à vos chants d'amour beaux comme des seins roses
A votre vers mystique, à votre vers charnel !

Gloire à toi, prince des félibres, Aubanel !
Aubanel dont on dit que, *Vésuve de roses*,
Tu verses sur le temps un parfum éternel.

LA PROVENÇALE

Elle a de jolis bras, souples comme l'osier,
Et j'ai rêvé d'en faire une amoureuse étude,
Qu'elle cueille la rose avec sollicitude,
Ou l'orange qui tente en mer le marinier.

J'évoque cependant des temps inoubliés...
Elle cueillait l'olive en cette quiétude ;
Qu'elle n'accuse pas mon cœur d'ingratitude :
J'y songe encore, au bois d'argent des oliviers.

Mais lira-t-elle enfin ces vers ma Provençale ?
Elle croquait la figue d'or que le vent sale ;
Ses mollets rougissaient dessous son jupon court.

O Provence, j'écris pour tes brunes pucelles,
Les *garces* de la ville et les *chates* du bourg !
Mes vers, si vous gardiez la jouvence d'icelles !...

LE MISTRAL CHEZ MOI

La petite maison, close sur mon repos,
Agite, au soir mourant, ses membrures d'érable,
Car, indice assuré d'un malheur redoutable,
Un dieu, sur la fenêtre, a renversé les pots...

Il a suivi l'agnelle au son de son grelot,
Et fermé sur le chien la porte de l'étable ;
Dans le vin de la jarre il a jeté du sable,
Et soufflé, dans la main du maître, le falot.

Tout branle, crie et geint ; le volet vole et claque
Au mur ; la porte tire sur ses gonds ; tout craque...
Une lézarde fait la grimace au plafond ;

Par Zeus ! maudit sois-tu, toi qui mènes la lutte !
Et qui, faisant gémir les os de ma maison,
Etouffes les soupirs de ma petite flûte !

BARGEMON

A mon Père.

Sur la sévère ordonnance
Des forêts couleur de poix,
Comme une grappe, les toits
Étalent leur rutilance.

Les marteaux battent le cuir
Dans un vif galop de course ;
Mais le ciel est une source
Où chatoie un fin saphir.

Le temps filtre goutte à goutte :
La mort viendra tôt ou tard ;
On entend rouler un char,
Un chat traverse la route.

Midi. Le bouillant cocher
Tient plus d'un propos extrême,
Et tout le monde blasphème
Sous l'égide du clocher.

*
* *

Le voluptueux silence
De l'après-midi descend :
La rose en robe de sang
Se prélassse et se balance.

Le train qui pressent Claviers,
Haletant, monte la côte ;
Honorine qui tricote
Rit aux mots des cordonniers.

Le notaire, pressé, passe :
Où court-il ? — On ne sait pas !
Le docteur doublant le pas,
Le rattrape sur la place.

Hélène éclabousse d'eau
Le vestibule sonore ;
Pierre décore une amphore,
Et Blanche fait du fuseau.

L'abbé qu'un bon vent amène,
Pousse la porte et rugit :
Ego sum ! — Pierre rougit
Sous l'œil transparent d'Hélène.

*
* *

Le convoi de Draguignan,
Poussif, souffle dans la gare :
L'œil inquiet de son phare
Scrute la nuit fixement.

La guimbarde de la poste
Dort, muette, dans la cour ;
Le chef siffle : las et lourd
Le train qui s'en va, riposte.

Secoué, le postillon
S'éveille enfin : son fouet claque,
L'essieu crie et la patraque
Commence l'ascension.

*
* *

Départ foudroyant : tangage ;
Polka des vitres : fracas ;
Mais Pégase prend le pas
Sans tarder, suivant l'usage.

Piquant la nuit d'un point d'or,
Une lampe se devine :
Bargemon sur la colline
Surgit comme un château-fort.

Le fer de la haridelle,
Au sifflet du fouet d'airain,
Mord la croûte du chemin,
S'arc-boute, glisse, étincelle ;

Mais on arrive : il fait noir :
On passe comme des ombres :
Derrière les volets sombres
Cent yeux brillent pour vous voir.

Puis, plus rien, dans le mystère
Du grelottement des eaux,
Si ce n'est les pas égaux
Du docteur et du notaire.

LA FIGUE

La figue est verte ;
D'un vert pareil
A la noix verte,

D'un vert pareil
A la grenouille
Nue au soleil.

Nul suc qui mouille
Sa peau encor ;
Rien qui la rouille.

Vierge, elle dort,
Ami, regarde :
Le lait en sort.

Elle se barde
D'un corset vert,
Sa vertugarde.

Mais elle a l'air
De se complaire
Apre en sa chair.

Sa peau amère
Jette un défi
A la lumière.

Mais Dieu la fit
Pour être douce
Et fruit confit.

Et figue rousse.
Et Phébus vient
A la rescousse.

ENVOI

Petit vaurien,
Ta confiture
Ne coûte rien :

La figue est mûre.

BALLADE D'ÉTÉ

Grain d'avoine, beau grain blond !
Pour la fourmi, qu'il est bon !
Magnifique cargaison !
Elle le tâte, le vire,
S'arc-boute enfin et le tire,
Mais dans le bief il chavire
Par le courant emporté :
Mignonne, voici l'été.

Louise frotte l'estagnon
Et bougonne en son menton ;
Le métayer est grognon ;
La vieille en son coin soupire :
Adieu les francs jours de rire
Et le tonneau qu'on soutire :
Le Maître habite à côté :
Mignonne, voici l'été.

La vierge avec son cruchon
Traverse l'aire en jupon ;
Elle ajuste son chignon
En écoutant l'eau bruire ;
Dans la conque elle se mire,
L'onde double son sourire,
Puis elle rentre en beauté :
Mignonne, voici l'été.

ENVOI

Le moineau qu'un chat déchire
Pousse un navrant tire-lire ;
Mais la cigale a chanté :
Mignonne, voici l'été.

LA CIGALE

Au temps froid, alors qu'au grenier mûrit la corne,
On dit que vous dormez enfoncée en un trou,
Fourmi, sans passions, comme noix dans son brou,
Imbécilement riche en la ténèbre énorme.

Dieux puissants, se peut-il qu'âme vivante dorme,
En hiver, au logis, s'échauffant peu ni prou,
De la rose passée, ô tristesse, ou du brout
Qui palpite premièrement au sein de l'orme !

Pendant que vous dormez, et ne vous en déplaie,
J'écrirai vers plaisants aux lueurs de la braise :
Le travail de l'esprit est une volupté.

Les soirs d'hiver, au ron-ron de la crémaillère ;
Fourmi, ces vers d'amour je les chante l'été :
Vous ne raillez plus la pauvre cigalière !

ÉPILOGUE

LE MISTRAL

*Au pays des pasteurs inspirés, il est roi ;
Il conduit ses charges insignes
Sur les sommets où, pour la rose, il fait trop froid,
Et traverse les rangs des vignes ;
C'est lui qui rétablit la pureté des lignes ;
Et si dans un éclat il rompt un rameau mort,
Il fait voler ses feuilles d'or
Dans le ciel, sur le lac et sur l'aile des cygnes.*

*En vain chantent en chœur tous les coqs de l'été
Etablis sur leurs ergots raides !
La mer qui se soulève est rude, en vérité,
Quand ses lames qui se succèdent
Frappent à plein boutoir les bricks dont les ais cèdent ;
Mais quel cri ! lorsqu'au sol tout sacré de soleil
Il déracine un pin pareil
A quelque grand vieillard hurlant dans les pinèdes.*

*Il s'engouffre au village et repousse, en dépit
Des coups de poitrail de la mule,
Le chartil qu'elle hale en tirant sans répit
Au collier qui tintinnabule,
Luttant des quatre pieds lorsque le train recule,
Hérissée en son poil et mourante en sa chair
De sentir derrière elle ouvert
Tout un gouffre éternel où nul char ne s'accule.*

*Quelquefois, dans les lys dont on reste ébloui,
Il rugit ses péans sauvages,
Tandis que le poète au cœur sans armes suit
Feuille par feuille, ses ravages,
Et se rend tout en pleurs aux paroles des sages,
Recevant de plus grands l'héroïque vertu
De chanter, pour un chant perdu,
Ces beaux chants douloureux qui font pleurer les âges.*

TABLE DES MATIÈRES

TABLE

<i>La Bastide</i>	11
-------------------------	----

I. — OFFRANDE A L'AMOUR MATERNEL

Maman	15
Le jardin	18

II. — LE SILENCE

La prière des poètes	25
La poésie	27
Le livre	31
L'Art de lire	33
L'Art d'écrire	35
Le plus beau livre	37
Mireille	39
Jean de la Fontaine	41
Le soir	44
La douce vie	46
L'émancipation	51
Ballade de ceux qui n'ont pas de génie	52
Mélancolie	54
Gratitude	55
Aux abeilles	57
Le livre perdu	59
Le silence	60

III. — L'AMOUR

L'Amour	67
Les sœurs bessones	69
Les épouses	71

TABLE DES MATIÈRES

146

Le meilleur amour.....	73
La favorite.....	75
Le caractère.....	77
La bulle.....	79
Avril.....	80
L'initiation.....	82
La mesure.....	84
Le rendez-vous.....	86
Soir d'Amour.....	89

IV. — LE RÊVE

Douceur.....	93
Le vieillard.....	95
Lar familiaris.....	97
Un Sage.....	99
La prophétie du vieillard Siméon.....	101
L'âne.....	105
Potron-Jacquet.....	108
La phalène.....	110
L'orgueil.....	111
L'adieu au jardin.....	112
Tristesse.....	114

V. — UN RAYON DE SOLEIL

Patriotisme.....	119
Le héraut.....	121
Lou troubaire.....	123
La provençale.....	124
Le mistral chez moi.....	127
Bargemon.....	129
La figue.....	133
Ballade d'été.....	135
La cigale.....	137

ÉPILOGUE

<i>Le Mistral</i>	141
-------------------------	-----

Achévé
d'imprimer
le vingt-huit Juin
mil neuf cent vingt et un
par MISTRAL
à Cavaillon
pour
LE FEU

Extrait du catalogue des Éditions de la Revue " LE FEU "

PAUL FIOLE

LETTRES (Campagne 1914-1916)

1 vol. 3 fr. 50

EMILE SICARD

LE LAURIER NOIR

Poèmes

1 vol. 5 fr.

JOSEPH D'ARBAUD

LOU LAUSIÉ D'ARLE

Poèmes

1 vol. 5 fr.

L. DE BERLUC-PÉRUSSIS

PAGES RÉGIONALISTES

1 vol. 4 fr. 50

Cavaillon. — Imprimerie MISTRAL

5

FR

IX

fr.

L'OMBRE DE LA BASTILLE

TI

B

MILIE
IRLE